

Migeon

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE

PAVILLON DE MARSAN

107, rue de Rivoli, 107

---

# GUSTAVE DREYFUS

Vice-Président de la Société des Amis du Louvre

NOTICE LUE A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE

*Le 5 Février 1929*

PAR

M. GASTON MIGEON

Directeur honoraire des Musées Nationaux.

---

PARIS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, 9

Bibliothèque Maison de l'Orient



150829

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE  
(1920)



GUSTAVE DREYFUS  
(1837-1914)

## GUSTAVE DREYFUS

---

MESDAMES, MESSIEURS,

La figure que je dois évoquer aujourd'hui devant vous fut celle d'un *amateur*; Gustave Dreyfus le fut dès les premières années de sa jeunesse; il le demeura jusqu'à sa mort. Aimer les objets d'art, les admirer partout où il les rencontrait, dans les collections publiques ou privées; en posséder qui fussent en leur catégorie parmi les plus beaux dont un heureux hasard le rendit un jour acquéreur, et dont une poursuite obstinée lui permit d'accroître plus tard considérablement le nombre; les comprendre et par là même les aimer encore mieux; en laisser jouir ses amis et même les passants accrédités, avec une bonne grâce où jamais ne se fit sentir l'effort, ce fut presque exclusivement la vie de cet amateur dans le cadre familial où les siens, épouse, fils et filles rivalisaient de tendresse et de bonne humeur pour lui en faire goûter tout l'agrément. Cette vie toute droite, toute unie, sans accidents, coulant aisée et facile, n'a pas d'histoire : on

peut donc dire de cet homme qu'il fut heureux. Et cependant je me trompe, elle eut une histoire, une histoire extraordinaire dès ses débuts, et qui en détermina sans doute le cours.

Gustave Dreyfus était né à Paris en 1837, il y mourut en septembre 1914. Comme tout le monde, il y avait fait ses études de droit. Son oncle, M. Sciama, que Ferdinand de Lesseps vers 1860 avait appelé aux travaux du Canal de Suez, lui proposa de l'y accompagner comme secrétaire. De 1862 à 1864 il vécut au milieu de cette petite société franco-anglaise si distinguée qui formait les cadres de la première administration du Canal. Mais il fréquenta aussi la société égyptienne du Caire qui de tout temps fut si charmante, attrayante, et si librement accueillante aux Français. C'est dans cette ville incomparable qu'il prit pour la première fois le goût des choses de l'Orient, et dans les souks du vieux Mousky qu'il fit ses premières acquisitions d'objets d'art musulman qu'avec la générosité la plus naturelle il offrit plus tard au Musée du Louvre quand nous commençâmes à y constituer ces premières collections.

Il revint à Paris en 1864 et s'y maria; ce mariage, par ses nouvelles attaches, lui rendit l'Italie familière, contribua à la lui faire mieux connaître et aimer; ce fut entre la France et l'Italie un continuel va-et-vient.

La guerre de 1870 éclata, suivie de la révolution. La Commune, parmi beaucoup de ruines, n'avait pas épargné une collection qu'un homme de haut goût, M. Gatteaux, avait alors formée; elle fut anéantie. Ce fut un grand émoi parmi ses amis; l'un d'eux, un peintre qui savait aussi écrire sur

l'art, et a laissé un recueil d'études que préfaçait en 1881 le vicomte Delaborde, Charles Timbal, en demeura bouleversé. Avec ses ressources modestes, en artiste passionnément épris de l'art italien, il avait réuni une admirable collection de peintures, de sculptures et de bronzes du quattrocento. Pris de panique, il s'imagina qu'elle courait les plus grands dangers, qu'il serait incapable de la défendre et de la sauver. Il résolut de s'en défaire. Gustave Dreyfus, qui déjà vivait dans ce milieu, le sut, et s'offrit à l'acquérir. L'entente se fit : Timbal cédait toutes les sculptures, une majorité des peintures, une série considérable de bronzes, en tout 90 numéros, et faisait une vente publique du reste. Il ne put cependant se résigner à rester devant le vide absolu ; il garda l'usufruit du beau profil en relief de marbre qui est peut-être le portrait de Gentile Bellini, de celui si délicat et si vrai d'Éléonore d'Aragon attribué à Sperandio, et du charmant petit buste d'enfant qu'on disait alors de Donatello, qu'on croit aujourd'hui de Desiderio, et dont Gustave Dreyfus n'eut qu'un moulage sur sa cheminée jusqu'en 1880, date de la mort de Timbal, qui mit fin à l'usufruit, et consumma la réunion complète de la collection.

En dehors de ces trois parfaits chefs-d'œuvre que, renfermait-elle ? le beau buste de marbre de Béatrice d'Aragon par Francesco Laurana acheté à Florence en 1860 trois mille francs ; — celui de la fille du Colleone, par Verrocchio, acheté en 1864 à une vente de Piot — les deux belles figures de la Charité et de la Foi dans l'encadrement de leurs niches de marbre par Mino de Fiesole, acquis à Rome en 1860 pour 3000 francs — les deux médaillons ronds

en marbre de Ludovic le More et de Jean Galéas Sforza, acquis en 1862 de sir Charles Robinson à Londres — l'admirable grand médaillon ovale en bronze de Léo Battista Alberti par Pisanello, acheté en vente publique en 1864, presque en même temps que le grand bas-relief en bronze, la Mise au Tombeau par Riccio, à la vente du vicomte de Janzé; — et au-dessus de tous le grand chef-d'œuvre de Mino de Fiesole, le buste de Dietisalvi Neroni, aujourd'hui au Louvre.

L'une des acquisitions les plus anciennes de Timbal datait de 1851; il avait été attiré à Gand par l'annonce d'une vente, celle de la Collection Huyvetter, où deux beaux bustes en terre cuite qu'une tradition ancienne depuis 1805 avait toujours identifiés avec Philippe le Beau et Jeanne la folle, les parents de Charles Quint, passaient aux enchères. Ils furent adjugés à Charles Timbal pour la somme de... 145 francs les deux.

Que de sculptures admirables devrais-je encore citer! le si beau buste en terre cuite de Julien de Médicis par Verrocchio, et celui qu'on dit être de Giovanna Tornabuoni, l'adorable figure de la fresque de Ghirlandajo, qu'on a tenté autrefois d'attribuer à Léonard de Vinci — et ces beaux, si fins et légers reliefs ce marbre, de la Vierge tenant l'Enfant, et des petits Jésus et saint Jean enfants, par Desiderio — celui de la Vierge assise tenant l'Enfant de Mino de Fiesole. Ceux en stuc peints d'Antonio Rossellino, et en terre cuite émaillée d'Andrea della Robbia.

Toutes ces œuvres ont eu leurs historiographes les plus notables, en Angleterre, en Italie, en Allemagne, aussi bien qu'en France, avec Courajod,

Eug. Muntz et Marcel Reymond, et la collection fut publiée et commentée par Paul Vitry, Jean Guiffrey et moi-même, dans trois fascicules de la revue *Les Arts* magnifiquement illustrés par Michel Manzi en 1908, et dans une livraison de *l'Amour de l'Art* de juillet 1925 par Jean-Louis Vaudoyer.

Les peintures étaient d'un ordre égal : la Vierge au rosier, de Botticelli — l'Annonciation et la Nativité, de Filippo Lippi — le portrait de profil d'une florentine par Ghirlandajo — les deux admirables portraits de profil se regardant, de Giovanni Bentivoglio et de Ginevra Sforza, par Francesco Cossa — la Vierge avec l'Enfant entourée d'anges musiciens de l'École de Sienne — le buste de jeune homme vénitien, attribué à Alvise Vivarini — et la Vierge allaitant l'Enfant, sur un fond de paysage vénitien, par Cima da Conegliano.

Le seul dessin qui, je crois, s'y trouvait, en est absent aujourd'hui : Pisanello y avait représenté ces femmes marchant avec d'étranges coiffures et de longues robes à traines, comme on en voit au Musée Condé de Chantilly. Gustave Dreyfus l'avait acheté 500 francs à la vente de Galichon en 1875. Une grande intimité venait de le lier pour toujours à Bonnat; ce dernier vit un jour son ami entrer dans son atelier avec un carton sous le bras, qui venait lui offrir le dessin de Vittore Pisano, qui est aujourd'hui une des gloires du Musée de Bayonne.

Voilà donc Gustave Dreyfus en 1872, à 35 ans, nanti d'un seul coup d'une collection, dont on peut dire que c'est un extraordinaire petit Musée de la Peinture et de la Sculpture de la première Renais-

sance italienne. Seules y manquaient les Médailles et les Plaquettes, dont Timbal n'avait pas recueilli une seule. Qu'allait faire Gustave Dreyfus? eut-il quelque hésitation? Allait-il accroître ce merveilleux ensemble que Timbal avait mis vingt ans à constituer? Il le pouvait, et pendant une longue suite d'années bien des occasions devaient encore se présenter sans que son budget d'achats en pût être lourdement chargé. Il ne le fit pas, et j'estime qu'il n'eut pas tort. Il préféra s'appliquer à une collection qui lui fût bien personnelle, objet de ses recherches patientes, de son choix, et prenant désormais conseil d'un ami, M. Armand, architecte, mais aussi numismate très distingué, qui écrivit sur la Médaille un livre incomplet, mais bien étonnant tout de même pour l'époque; il se lança éperdument pendant près de quarante ans à la poursuite des petits bronzes, des Médailles et des Plaquettes italiennes, dont on peut dire que sa collection à l'heure actuelle est peut-être, avec celle du Friedrich Museum de Berlin, la plus complète dans le monde, à coup sûr la plus belle par le choix des épreuves.

Et pendant quarante années, cet incomparable petit musée, n'ayant subi aucune modification essentielle d'installation, a tenu dans un salon d'un bel appartement bourgeois du boulevard Malesherbes, entre 8 mètres de long sur 4 mètres de large, où peintures et sculptures couvrent les murs à se toucher. où les objets de bronze couvrent les tables ou les dessus de meubles, faciles à prendre, à palper, soustraits à la mort lugubre des vitrines, ce qui faisait dire à Jean-Louis Vaudoyer, dans le délicieux style poétique de ce pêcheur d'images, « qu'il sem-  
« blait qu'on fût dans une sorte de bocage d'œuvres



« d'art, où tous ces objets, s'appuyant les uns aux  
« autres, semblaient se nourrir les uns des autres,  
« comme les grains de la grappe, comme les fruits  
« innombrables d'un fastueux espalier ».

Ce fut la pendant plus de trente ans, disons de 1884 à 1914, un centre d'attraction qui n'est plus guère compréhensible, aujourd'hui que des sports frénétiques ont détourné toute une société de ces jeux de l'esprit et du goût, dans lesquels une cellule plus sensible et plus délicate se complaisait alors. C'eût été le signe d'une lourde incuriosité et d'une inélégance intellectuelle que de ne pas avoir visité la collection Dreyfus. Y revenir souvent, en être un des familiers, vous conférait presque un brevet de haut goût et de compétence artistique. Jamais entre les murs d'un Musée d'Italie on ne vit tant de messieurs et dames discuter de Donatello, de Desiderio, de Riccio, et mobiliser les attributions qu'on pouvait faire des œuvres à de si glorieux noms. Et les Étrangers? Il n'était pas un Allemand, pas un Anglais, attiré par les feux de Paris et se disant intéressé par ces questions, qui eût osé rentrer chez lui sans avoir accompli ce rite. On peut dire que l'univers entier y est passé, oh! un tout petit univers, auquel nous avons longtemps et volontiers borné nos horizons.

Il est vrai que le maître du logis était d'une courtoisie, d'une affabilité telle, toujours égale, et qu'aucun événement n'a jamais altérée, d'une attirance si cordiale, irrésistible, d'une obligeance qui allait toujours au-devant des services qu'on pouvait attendre de lui, qu'une fois qu'on avait été ainsi reçu par lui on n'avait qu'une envie indiscrète d'y revenir.

En dehors de ce flux incessant de visiteurs, qui pendant plusieurs mois de l'année prenait à Gustave Dreyfus presque toutes ses matinées, quel fut le milieu où il se complut, et les amitiés fidèles que la sûreté de son attachement lui valut? L'une des plus anciennes fut celle de Bonnat. Du jour où cette amitié se noua, rien durant quarante ans ne la démentit. Une semaine ne se passait jamais sans qu'on se vit, et sans que les allées et venues des unes et des autres maintinssent les plus étroites communications. Bonnat fut le peintre attitré de la famille, tous et toutes furent portraicturés par lui, et pour la précieuse iconographie des Conservateurs du Louvre, il a laissé la figure d'un charmant enfant aux cheveux bouclés, auquel il aurait pu mettre un cerceau à la main, car les enfants jouaient au cerceau à cette époque heureuse de nos enfances.

L'achat de la Collection avait maintenu les plus excellents rapports avec Ch. Timbal, jusqu'à sa mort en 1880. C'est à cette époque que G. Dreyfus connut Eugène Piot auquel Timbal était redevable de quelques-unes des plus belles choses de sa Collection, His de la Salle et le baron Davillier. Bonnat avait introduit et présenté son ami, dans un milieu qui tous les samedis, à la sortie de l'Institut, se reformait au Louvre dans un Cabinet de Conservateur, celui qu'occupait le vicomte de Tauzia, aujourd'hui celui de notre ami Jean Guiffrey. Là se retrouvaient Philippe de Chennevières, du Somme-rard, Barbet de Jouy, Clément de Ris, et de plus jeunes écrivains d'art tels que Georges Lafenestre et Charles Ephrussi. C'était un milieu de grand goût, dont les préoccupations presque exclusives étaient le culte du Beau et l'intérêt passionné

apporté à l'étude des dessins anciens, et il n'est pas douteux que Philippe de Chennevières et Tauzia n'aient entraîné le jeune Bonnat dans cette voie.

Mais les hommes passent et les cabinets de Conservateurs au Louvre changent de titulaires. Si les lieux ont à peu près gardé leur physionomie ancienne, ce grand étroit couloir de monastère sur lequel de grands cabinets remplacent les cellules qu'on y croirait rencontrer, cependant les mœurs et les habitudes y ont bien changé. Le très petit personnel des Musées Nationaux d'avant 1880, qui n'était pas surchargé de besogne administrative, qui avait des loisirs, et aimait à causer et à recevoir sans bousculade, n'avait pas beaucoup changé quand j'eus l'avantage d'y être admis vers 1890. Vingt ans plus tard, c'était déjà tout autre chose ; le silencieux couloir monastique est devenu un passage d'incessant va-et-vient. Si l'ascenseur eût été bien accueilli des vieux savants qui haletaient aux 150 marches de pierre de l'escalier en tourelle, du moins n'ont ils pas connu la redoutable commodité du téléphone qui relie les bureaux au dehors et à la Direction, et si Jean Guiffrey voit encore passer dans l'ancien cabinet de Tauzia de bons esprits, ce n'est plus une réunion de beaux esprits s'attardant devant un grand feu de bois, dans de bons fauteuils Louis-Philippe, pour causer avec tranquillité.

Fidèle en ses amitiés, Gustave Dreyfus conserva, aussi longtemps que la vie le lui permit, les amis de sa jeunesse. Son beau-frère, M. Abram, banquier à Marseille, l'avait rapproché de Ricard qui devait peindre les beaux portraits de M. et de

Mme Abram légués au Louvre. Camille Groult et Martin le Roy avaient été ses camarades de collège. C'est alors qu'Edmond Foulc, abandonnant ses affaires à Nîmes, venait vers 1880 s'installer à Paris. C'était une intéressante figure et qui mérite d'être fixée. Passionné pour les Arts de la Renaissance française et italienne, c'était un homme d'un goût difficile et très sûr. Il n'était affligé d'aucune boulimie, ni de cette dangereuse manie de ne jamais rentrer chez soi sans un bibelot dans sa poche. C'était un amateur délicat, très raffiné, de sculptures, de meubles, de bronzes, d'armes et de livres illustrés de gravures d'ornements. Quand il eut réuni une belle collection, qu'il l'eut installée dans le vaste hall d'un hôtel qu'il s'était fait construire sur les jardins du Trocadéro, 4, rue de Magdebourg, ce fut tout de suite un nouveau centre de réunion où Edmond Foulc joua très naturellement le rôle d'arbitre ès goûts artistiques. Il avait un chic très personnel, avec ses gilets de fantaisie croisés très haut jusqu'au col que serrait une cravate négligemment nouée, ses pantalons à la hussarde, et son immuable haut-de-forme à bords plats. J'y fus amené vers 1892 par Émile Molinier.

Il vous recevait avec une exquise courtoisie. Devant l'admirable chaire sculptée à trois sièges, une grande table italienne portait un samovar de cuivre étincelant, et un service à thé; chacun se servait soi-même. Tous les mercredis s'y retrouvaient réunis Darcel, Courajod, Edmond Bonnaffé, Gavet, Gustave Dreyfus, Le Barbier de Tinan, Hochon, Martin le Roy, Charles Mannheim et Charles Stein. Un peu plus tard Chabrière Arlès, Émile Molinier,

Chalandon, Paul Garnier, Ch. Mège, Reubell, de Urtado, Buttin, Raoul Duseigneur et la Marquise Arconati, la fleur du monde des amateurs d'alors. Pas un objet n'apparaissait aux horizons de la curiosité qu'il n'y fût aussitôt signalé, discuté, ou apporté quand il était tombé aux mains d'un de ces heureux possesseurs. Sur les murs, sur les tables ce n'étaient qu'incontestables chefs-d'œuvre qui y constituaient comme chez Gustave Dreyfus le plus parfait petit Musée de la Renaissance. Osons émettre ici entre nous un regret (pour ne pas dire plus), que des chefs-d'œuvre d'art français qu'un antiquaire sans scrupules avait jadis arrachés à la chapelle de Pagny (Côte-d'Or), la Vierge et le Jubé, puis au château de Montal (Lot), bustes et médaillons, n'aient pas trouvé grâce auprès de ceux qui, par un accord funeste et secret, se sont refusés à rendre au domaine national ces choses qui lui furent ravies, et qu'ils ont préféré faire sortir mystérieusement de France. La Caisse des Musées Nationaux, et le généreux M. Fenaille étaient tout prêts à les payer des prix américains, puisqu'il le fallait.

Gustave Dreyfus, bien\*entendu, était un familier du hall de la rue de Magdebourg, et sa parole y était toujours cordialement écoutée. Il n'était pas une nouvelle de l'art ou de la curiosité qu'il n'y mit aussitôt en circulation, car cet homme était au courant de tout. Il connaissait tant de gens, il voyait tant de choses. Son obligeance était inlassable. Deux exemples entre mille. Après la vente Spitzer il s'était lié, comme Foule lui-même, avec la marquise Arconati qui commençait alors avec l'aide d'Émile Molinier et de Raoul Duseigneur une col-

lection de la Renaissance destinée au Louvre. Dreyfus lui apprend que le magnifique tondo de marbre des petits Jésus et saint Jean au Palais du marquis Niccolini à Florence pourrait peut-être trouver un heureux asile rue Barbet-de-Jouy. Elle le charge d'y aller voir; au bout de trois ou quatre jours, il le lui apportait. De même fut-il pour elle un peu plus tard quand M. Sommier consentit à lui céder les deux pages en pierre d'un tombeau d'une église de Venise.

Il ne fut pas étranger non plus au goût que prit un jour le Comte Isaac de Camondo pour la Renaissance Italienne; il aimait tant communiquer sa passion à ses amis. Et quand le Conseil des Musées eut refusé l'admirable plaque de bronze de la Crucifixion par Donatello, il détermina par les plus pressantes raisons le nouveau néophyte à l'acquérir de sir Charles Robinson à Londres, pensant bien qu'ainsi elle serait assurée au Louvre.

Cette activité infatigable pendant trente ans ne se démentit jamais. On le voyait partout, dans la maison de Victor Hugo, dont les petits enfants étaient les amis des siens, M. et Mme Lockroy étant demeurés ses intimes; plus tard, chez Waldeck-Rousseau auquel il était très attaché; une vieille amitié le liait à Massenet et à ses enfants. Il était de toutes les organisations artistiques.

Il n'était pas une commission à laquelle il ne fût toujours assidu; il ne manquait jamais à celle des Monuments historiques. Ami d'Antonin Proust il avait été de la fondation de l'Union des Arts décoratifs, où il retrouva plus tard son ami Georges Berger, et en suivit toute l'évolution. Il n'était pas une Exposition qu'il n'y collaborât d'une façon très

effective. Il était déjà de celle des Alsaciens-Lorrains en 1875; et de celle des Dessins de Maîtres à l'École des Beaux-Arts. Et les Rétrospectives? il était déjà de celle de l'Exposition Universelle de 1867 avec Nieuwerkerke, du Sommerard et Basilewski; il était du Trocadéro en 1878 avec du Sommerard, Davillier, et leur apportait l'appoint de sa personnelle collection. Je le vis, je crois, pour la première fois, encore au Trocadéro en 1889 avec Darcel, Courajod et Émile Molinier. Et quand notre administration des Beaux-Arts coopéra à l'Exposition des maîtres français à Berlin, il fut du voyage, et y suivit Henri Roujon.

Ai-je besoin de rappeler ici que, fervent ami du Louvre, il apporta à votre jeune Société sa persuasive insistance auprès de centaines d'adhérents.

C'était un homme excellent, très sûr, infiniment dévoué à ses amis, et toujours possédé du désir d'être utile. La dernière fois que je le vis au Louvre, c'était à la fin de l'hiver 1914. Nous travaillions vivement avec Carle Dreyfus à mettre définitivement au point les salles de la Collection Isaac de Camondo, qui devaient être inaugurées au printemps. Le nouvel ascenseur fonctionnait depuis quelques jours. Très affaibli déjà il voulut en profiter. Au bras du docteur Bezançon, qui avait tenu à l'accompagner lui-même, il nous parut terriblement changé. Il ne cachait pas sa joie d'avoir pu encore accomplir ce rite.

Six mois après, quelle dut être son angoisse? Le départ de son fils, le mortel pressentiment qu'il ne devait plus le revoir. Quatre années passèrent : sa famille, se retrouvant étroitement unie comme elle l'était autour de lui qui en était le centre, décida

d'un cœur unanime que son souvenir fût perpétué au Musée du Louvre par deux chefs-d'œuvre de sa Collection : le buste en marbre de Dietisalvi Neroni, une des plus émouvantes sculptures italiennes et à coup sûr une des plus grandes œuvres de Mino de Fiesole, et le puissant groupe de bronze du saint Jérôme avec son lion par Bellano que lui avait légué son ami M. Armand. Don considérable, inestimable et d'un ordre tout à fait supérieur, et pour lequel je vous invite à saluer avec moi cette chère mémoire.

GASTON MIGEON.